



Maryam Jafari Justine Rossetti

L'Iran a deux visages

23 juillet – 3 septembre 2015



L'association Setak est heureuse de présenter l'exposition *L'Iran a deux visages*. Elle confrontera deux visions de ce pays, à travers les photographies de l'artiste française Justine Rossetti et de l'iranienne Maryam Jafari.

Le travail de ces deux artistes se répond par leurs différences, apportant un visage critique de l'Iran. Si Maryam Jafari photographie le pays avec le regard de son enfance, Justine Rossetti appréhende les paysages comme une matière inconnue. Entre espace et humain, couleurs et noir et blanc, numérique et argentique, l'exposition offre de percer la signification de la ville de Téhéran dans les yeux de deux femmes.

Maryam Jafari est née en Iran. Elle a fait ses études universitaires en communication visuelle graphique à l'université Rajai de Téhéran. Passionnée de photographie et d'illustration, elle a su prouver son talent en exposant ses photographies dans les expositions qui avaient lieu dans les universités de la capitale.

Avant de s'installer en France en 2014, Maryam Jafari se rendait dans les quartiers les plus populaires de la capitale de l'Iran, Téhéran, ville où elle a vécu toute sa vie, afin de photographier un peuple vivant dans la pauvreté extrême et dans un milieu traditionnel. Dans ses photographies, nous pouvons remarquer les sentiments contradictoires des enfants qui sont obligés de travailler pour mener leur vie et leurs études. Nous sommes témoins de ces enfants qui vivent, contraints par les diverses contradictions de la société traditionnelle iranienne.

Mohsen Ebrahimpour

Née en 1990 à Paris, Justine Rossetti vit et travaille entre Paris et Saint-Denis. Formée aux arts plastiques, mais aussi à l'histoire des arts, elle est aujourd'hui peintre, photographe, mais également peintre en décors.

C'est avec cette expérience et toutes ses images, qu'elle part pour un voyage en Iran en 2014.

Accompagnée par un photographe iranien, elle fait des images à Téhéran, mais aussi à Yazd au centre du pays, et sur la route qui relie ces deux villes. Il fait chaud, la lumière est blanche, il y a des ombres et des reflets. Attentive aux constructions, sensible à l'architecture, son regard se fixe sur le chantier perpétuel qui vient bousculer les villes : on détruit et on reconstruit partout.

On dit que Téhéran est la ville où il y a le plus d'écoles d'architectes au monde. La ville est à la fois ancrée dans ses traditions et en mouvement, fixée et défaite en permanence. Justine Rossetti décide d'en montrer moins les monuments symboliques que des paysages personnels, fragiles et mystérieux.

Lors d'un accident de pellicule quelques années plus tôt, elle avait surimprimé des images des Vosges françaises et de la ville de Dunkerque. Saisissant l'écho fortuit de ces paysages, elle décide de faire de cet accident une règle, une méthode pour retranscrire les visions mêlées de l'Iran qui s'impriment sous ses yeux et dans son esprit. Elle prend une photo, la retient dans sa tête puis peu après rembobine pour y superposer une autre et créer ces effets de réponse, de double, de résonance ou de prolongement. Le végétal et le minéral se superposent, les briques, les structures géantes d'échafaudage de fer se mélangent. La géométrie occupe toute la place, mais se défait dans le même moment. C'est une façon de raconter un paysage en profondeur, de faire apercevoir à la fois le bâtiment et la ruine qu'il borde, qui le précède (et qui lui succèdera). L'ouvrier s'efface dans le chantier sur lequel il travaille. Une voiture traverse un arbre ou bien cet arbre se projette sur une route sableuse interrompue par un mur de briques. Cadenassé dans une structure métallique, un travailleur pourrait soudain s'accrocher à un tissu drapé qui descend doucement en biais. Parfois, nul besoin de surimpression : le paysage désert d'une fête foraine se revêt déjà d'enfances et d'architectures à l'abandon.

Pour son premier voyage en Iran, Justine Rossetti n'a pas voulu photographier de visages, moins parce que les autorités l'interdisent que parce qu'il faudrait plus de temps pour les comprendre, et qu'elle voulait précisément ne pas fixer de figures. Les rares personnages qui apparaissent sont donc souvent de dos, statiques : comme le spectateur que nous sommes, ils sont plongés dans l'épaisseur de l'image qu'ils viennent fantomiser. Ces figures habitant les images de l'artiste, ont, comme ses photos la précision, la volatilité et la profondeur du rêve.

Les photographies de Justine Rossetti ne relèvent proprement pas de la narration, mais de la possibilité de multiples récits, ou encore des souvenirs nostalgiques de plusieurs vies passées. Tout est question de lumière et de mémoire.

Victor Pouchet